

ENTRETIEN TROISIÈME

Je retournai chez Andemnia dès le lendemain matin, par un temps magnifique malgré un froid rigoureux, et un pâle soleil d'hiver brillait dans un soleil sans nuages. Je croisai la prêtresse qui sortait de chez elle. Je la savais lunatique et j'avais craint qu'elle ne déprime suite à notre conversation de la veille, mais elle était d'humeur joyeuse et me fis de grands signes lorsqu'elle me vit au loin. Elle se rendait en visite chez une famille de paysans dont l'un des enfants était malade, un peu à l'écart du village. Après les salutations d'usage, elle me proposa de l'accompagner, ce que j'acceptai. La jeune femme portait un manteau blanc immaculé, qui donnait sur le fond neigeux l'impression étrange que sa tête et ses mains flottaient en l'air.

Tandis que nous nous dirigeons vers la sortie du bourg, je remarquai que son panier regorgeait d'objets cabalistiques, tous plus étranges et mystérieux les uns que les autres. Or, en tant que principale guérisseuse de Lusfol, elle m'avait déjà soigné plusieurs fois, et donc je savais fort bien qu'aucune de ses babioles n'était nécessaire à la mission qu'elle s'en allait accomplir. Nous discutâmes néanmoins de tout et de rien avant que je n'ose la questionner à ce sujet.

« Aha ! Secret de prêtresse, qui ne se transmet que de religieux à religieux ! »

Elle me fixa, un sourire désarmant sur les lèvres. Je ne parvenais pas à déterminer si elle était sérieuse malgré son ton badin, ou si elle se moquait de moi.

« C'est une blague, enchaîna-t-elle quand elle comprit que je ne réagirais pas. Vois-tu, cet attirail est hautement magique et totalement incompréhensible pour tout un chacun. Lorsque je l'utilise, je montre que je pratique une magie complexe ; ainsi la personne que j'aide se sent importante, elle a l'impression que je prends son problème au sérieux. Si mon patient est persuadé des effets de tout ceci, il sera dans de meilleures dispositions psychologiques et mes sorts seront plus efficaces, bien qu'en réalité ce ne soit que du décorum.

— Tu n'as pas peur que j'explique ça dans le livre ?

— Non. Aussi étrange que cela puisse paraître, cet effet fonctionne même sur des personnes qui connaissent son fonctionnement. »

Pendant quelques pas, il n'y eut plus d'autre sons que le crissement de la neige sous nos pas.

« Non, je n'ai pas peur de la mort. J'ai eu une vie bien remplie et au final plutôt agréable ; par contre j'ai l'alcool triste.

— Tant mieux, répondis-je. »

Un dé clic se produisit. Pourquoi avait-elle lancé ce sujet, hors de tout propos ?

« Parce que tu te poses la question depuis que tu es parti de chez moi, hier soir. Ma remarque t'a trotté dans la tête toute la nuit, et t'angoissait encore ce matin. Et comme tu ne t'es pas décidé à me poser la question, j'ai pris les devants. »

Je m'arrêtai et fixai la prêtresse. Comment avait-elle pu deviner tout cela ? Je lui connaissait des pouvoirs très puissants, mais de ce que j'en savais, elle ne maîtrisait pas la divination. Elle s'approcha vers moi, toujours ce sourire mutin sur son visage.

« Tu es très expressif, je le vois sur ton visage. De plus, c'est marqué, là. »

Elle me toucha le front du doigt. Qu'entendait-elle par là ? Qu'elle lisait dans mes pensées ?

« C'est exactement cela, je sais lire dans les pensées. Je sais, tu détestes ça. Tout le monde déteste qu'on dévoile ce qu'il pense, c'est une violation immorale et abjecte de ton intimité, et pour cela je te prie d'accepter mes plus profondes excuses. Je préférerais régler cette question au plus vite. »

Andemnia s'inclina devant moi, le visage tendu. Elle ? Jamais je n'aurais cru que cela pourrait arriver un jour, et si quelqu'un me l'avait prédit, je m'en serais moqué. Et pourtant, la prêtresse avait tout à fait raison. Sans son intervention, j'aurais ruminé la scène de la veille toute la journée sans jamais oser aborder le sujet d'une façon aussi franche ; cette entorse à la bienséance était donc toute pardonnée, et ses regrets acceptés.

Elle poussa un léger soupir, comme si elle avait craint que je me vexe suite à son comportement.
« Merci, me dit-elle. Un mélange de reconnaissance et d'espièglerie pétillait dans ses yeux.

— Pourquoi donc ?

— Pour t'être inquiété pour moi. On attend beaucoup de moi, on exige que je tienne mon rang et mes responsabilités. Et maintenant tu fais partie du cercle très fermé des personnes à s'être jamais enquis de mon propre bien-être – tu es même prêt à marcher une demi-heure dans la neige pour le faire. J'imagine que cela mérite bien un remerciement. »

Je pris conscience de ce fait. C'était indéniable, je ne m'étais jamais préoccupé de ce que pouvait ressentir Andemnia, pas plus que quiconque de ma connaissance. Pour tout le bourg, elle n'était qu'un élément de décor qui nous aidait quand nous étions dans le besoin, telle une automate à dispenser bonnes grâces, bénédictions et absolutions. Une vague de honte rétrospective m'envahit.

Nous arrivâmes bientôt près de la ferme qui était le but du voyage de la prêtresse. Elle me demanda de patienter à distance, afin que ma présence ne perturbât pas les paysans, aussi allais-je me protéger du froid dans un petit cabanon à demi enseveli sous la neige, à quelques pas de la route.

Je gelais depuis presque une demi-heure dans ma glacière géante lorsqu'elle revint, abattue, des traces rouges semblables à du sang sur sa robe. Je m'enquis de ce qu'il s'était passé pour qu'elle repa-
raisse dans un tel état.

« Une horreur. Le pauvre garçon était déjà mort. Une mugincovolite miotivuleuse foudroyante.

— Une *quoi* !, demandais-je, abasourdi. Je n'avais jamais entendu mention d'une telle maladie.

— C'est une infection atroce et extrêmement contagieuse. Toute la famille était atteinte à un stade avancé, j'ai dû abrégé leurs souffrances, pour leur bien et pour éviter la ruine de Lusfol. »

Elle avait déclaré cela d'un ton neutre et égal. Je me demandai quelques secondes si je n'avais pas été le jouet d'une hallucination lorsque la prêtresse éclata de rire.

« Tu aurais vu ta tête ! Tu as vraiment cru une imbécillité pareille ? Le garçon va très bien, il n'avait qu'un gros rhume. Le sang, c'est ça. »

Elle exhiba une grosse poule noire décapité qu'elle avait caché tout ce temps derrière son dos sans que je n'y prête attention.

« Ils m'ont expliqué que ce serait sans doute plus efficace si je sacrifiais un poulet, donc je me suis exécutée. Sais-tu le préparer ? Je te propose de le manger ce midi ! »

Andemnia acheva sa phrase en me jetant la volaille dans les bras.

* * *

Je savais accommoder ce délicieux volatile, et nous le dégustâmes rôti accompagné de pommes de terre sautées et de haricots., cette fois-ci chez moi. Une fois le repas fini, comme ni la prêtresse ni moi n'avions quoi que ce soit de prévu, elle me proposa de continuer son récit, ce que j'acceptai.

« Les premiers jours à Berris furent calmes et agréables. Le couple qui m'avait recueilli était aimable et ouvert d'esprit, et me considéraient comme leur fille adoptive. Enfants de commerçants itinérants, ils avaient tous deux beaucoup voyagé dans leur jeunesse, s'étaient rencontrés lors d'une halte dans un petit village et, plusieurs années plus tard, avaient décidé de s'installer pour fonder une famille.

Je me suis beaucoup reposée les premiers jours ; mes péripéties forestières m'avaient affaibli bien plus que je ne l'imaginai et la ma blessure n'arrangeait rien. Une bonne semaine plus tard, cette dernière se réduisit à deux vilaines cicatrices de part et d'autre de mon épaule, et j'avais récupéré la majeure partie de ma dextérité. J'ai mis des années avant de trouver un moyen d'éliminer ces odieuses balafres, je crois que leur disparition reste encore l'un des meilleurs moments de ma vie. Quant à Ivoliéna et Rolumbert, si ma vitesse sidérante de guérison les interloqua, ils eurent la délicatesse de ne jamais m'en faire part.

Dès que je fus pleinement rétablie, le couple m'aida à perfectionner ma Langue, car contrairement à ce que j'imaginai jusque là, elle était approximative. En particulier, mon fort accent Wezless donnait l'impression étrange et perturbante que je chantonnais en permanence.

Ils m'enseignèrent aussi beaucoup sur la nature et la vie à la ferme, deux domaines dans lesquels ma tendre enfance urbaine m'avait laissée ignare. Très vite, je suis les gestes simples, du moins ceux qu'un enfant de dix ans peut accomplir, comme traire une vache ou préparer un poulet. Mais surtout, cela me permit de comprendre la forêt, de mieux l'appréhender, de cesser d'être angoissée par sa simple présence, à seulement quelques minutes de marche de l'étable.

Presque un mois passa ainsi, au calme, presque hors de tout contact avec le village. J'appréciais ma nouvelle vie et ce qu'elle promettait, nonobstant les cauchemars récurrents qui me harcelaient ; des songes détestables qui impliquaient de manière aléatoire des démons gigantesques, des Wezless tortionnaires et meurtriers et d'immenses et sinistres forêts. Néanmoins, je commençais à penser que j'allais pouvoir vivre une existence normale et paisible et que mon « exploit » avec le démon n'était qu'une coïncidence, un accident de parcours aux conséquences restreintes.

Hélas ! Cette situation ne dura pas. Il n'y eut ni événement grandiose ni aventure dramatique ; en réalité les villageois eux-mêmes semblaient avoir oublié ma présence et ne me cherchaient pas. Le drame était parti d'une idée généreuse : ceux que je considérais alors comme mes nouveaux parents voulurent m'assurer un bon avenir et parfaire mon éducation, et quel était le meilleur moyen pour y parvenir ? Tout simplement retourner à l'école pour profiter de l'instruction donnée par Helmond. Mais, ce faisant, je me rappelais aux bons et surtout aux mauvais souvenirs des habitants de Berris.

Et donc, par une belle soirée de fin de printemps, Rolumbert m'annonça que j'étais de toute évidence une jeune fille intelligente et que, comme il serait dommage de gâcher mon potentiel, il s'était arrangé avec l'instituteur pour que je puisse suivre les cours, bien que je prisse l'année scolaire dans sa fin.

* * *

Le lendemain matin, je me rendis dans la salle de classe. L'école était, chose rare pour un bourg de cette importance, un bâtiment dédié à ce seul usage, le premier sur la route principale afin d'impressionner le voyageur de passage. J'entrai par le côté arrière gauche et contemplai l'endroit. Cinq rangs de quatre pupitres doubles occupaient la majeure partie de l'espace, et presque tous étaient occupés par un enfant entre six et douze ans. La salle était mixte au point que garçons et filles se retrouvaient assis les uns à côtés des autres : pour moi qui venait d'une société respectant une certaine séparation des sexes, l'impression était étrange. Tout le fond de la salle, à gauche en entrant, face aux pupitres, était occupé par une immense estrade au coin de laquelle trônait le bureau d'Helmond ; ainsi ce dernier pouvait surveiller l'intégralité des quarante élèves sans bouger de son siège. L'estrade était dominée par un gigantesque tableau noir et quelques fonds de cartes, tandis que le mur du fond était occupé par une bibliothèque du même acabit. De grandes baies vitrées percées dans le mur sud fournissaient une large provision de lumière, et dans l'air flottait une odeur typique d'école, un mélange de craie, d'encre et de papier.

J'étais abasourdie, l'école de ce petit village n'avait pas à souffrir de la comparaison avec celle que je fréquentais encore deux mois auparavant, dans une grande ville.

Quand je passai la porte, l'instituteur ordonna aux élèves de se lever, et ce furent presque quatre-vingt yeux qui me fixèrent comme si j'étais une bête de foire. Je remontai l'allée centrale dans un silence religieux, et Helmond me présenta :

« Les enfants, voici Andemnia, dont je viens de vous parler. Comme je vous l'ai expliqué et comme vous pouvez le constater, elle n'est qu'une enfant comme vous. Je ne veux pas entendre le moindre mot à propos de sa couleur de peau ou de ses origines, vous devez la traiter comme tous vos autres camarades. Je préviens tout de suite que je serai très sévère avec quiconque ne sera pas correct avec elle. »

Ensuite il posa sa main sur mon épaule, et désigna la salle d'un mouvement ample.

« Andemnia, voici ta nouvelle classe. Bienvenue, et sois digne d'étudier ici. »

On m'installa à l'une des rares places encore libre, à côté d'un garçon de onze ans, un Humain dodu qui se recula au maximum sur son banc lorsque je m'assis puis me fixa pendant toute l'heure qui suivit.

La première matinée se passa tant bien que mal. Lors de la récréation, la classe se sépara spontanément en deux groupes : d'un côté les élèves qui me fuyaient sans même tenter de se cacher, et de l'autre ceux qui vinrent me poser toutes sortes de questions plus ou moins intelligentes. J'eus droit à une telle déferlante de remarques qu'il serait vain que je tente d'en commencer une liste, et certaines d'entre elles étaient d'une stupidité sans limite ; mais à la fin de cette expérience involontaire, j'avais acquis deux certitudes.

La première était que beaucoup d'enfants du village avaient peur de moi ; pas une simple appréhension comme je me l'imaginai avant de les connaître, mais une vraie peur qui les empêchait même de commencer une conversation construite. Si cela me chagrina, j'en sus vite la cause : ce village avait été la cible de raids de Wezless qui avaient meurtris certaines familles. Les derniers raids étaient anciens, mais certains parents ressassaient ces événements et entretenaient une haine farouche envers leurs agresseurs, haine qu'il transmettaient à leur progéniture. Dans de telles conditions, il aurait fallu aux pauvres enfants une ouverture d'esprit sans pareille ou une inconscience totale pour m'accepter aussi tôt.

La seconde certitude me réjouissait bien plus, puisqu'il y avait dans cette école des enfants qui me considéraient certes comme nouvelle, mais surtout et avant tout comme une enfant comme eux, avec laquelle ils pouvaient jouer et se disputer. J'admets bien volontiers qu'après cet épisode mouvementé de ma vie, cette découverte me causa un grand plaisir.

Cet après-midi là, l'instituteur avait pris la cohue de la pause matinale comme prétexte pour nous infliger un long cours sur les bonnes manières, soporifique au possible. Étant donné ce qu'il nous enseigna, j'avais commis beaucoup d'impairs cette matinée là, et je sentis bien que cette leçon m'était tout particulièrement destinée.

J'avais attendu le lendemain matin avec beaucoup d'impatience, mais en arrivant devant l'école je me suis retrouvée face à une fort mauvaise surprise. Un troupeau massif de parents mécontents hurlait devant l'entrée ; Helmond tentait tant bien que mal de les calmer, mais ne parvenait qu'à irriter encore les plus excités du groupe. Ma participation à l'école la veille avait rappelé mon existence aux villageois, et ces derniers invectivaient l'instituteur, l'accusaient d'avoir permis à une ennemie héréditaire de respirer le même air que leurs chérubins, ce qui allait de toute évidence les conduire à la perversion la plus abjecte et à la ruine de leur avenir pourtant radieux.

Helmond déploya le grand jeu : je n'étais qu'une pauvre orpheline, j'avais droit à l'éducation comme chacun, les jeunes Wezless n'ont pas de problèmes comportementaux, ma présence la veille n'avait posé aucun problème, et bien d'autres arguments. Mais rien n'y fit. La populace était plus bornée qu'un âne, et mis à part deux ou trois ils ne voulurent rien entendre. Devant l'inflexibilité des deux par-

ties, ils décidèrent d'un commun accord d'en appeler au jugement du chef du village, lequel était hélas en voyage à ce moment là. L'instituteur désirait éviter une guerre civile, c'est pourquoi il accepta, à mon grand regret, que je ne revienne pas en classe jusqu'au retour du magicien.

Je patientais donc cinq longs jours à me morfondre et à imaginer diverses sorties à cette crise, dont très peu m'étaient agréables. Allais-je retourner un jour en classe ? Sinon, qu'advierait-il de moi ? Le chef du village allait-il réussir à rendre raison à ses administrés ?

À son retour, le troupeau de villageois en colère sauta si bien sur le pauvre homme qu'il n'eut d'autre choix que d'organiser ce que l'on appelait une « audience de doléances » avant même qu'il n'eut le temps de défaire ses malles. Ces entrevues, notables mais pas extraordinaires, étaient de simples réunions publiques lors desquelles la population se plaignait à propos d'un sujet quelconque, et à la fin le chef rendait une décision. Ce jour là, il écouta la foule avec une patience de plus en plus étriquée, et lorsqu'ils eurent enfin fini, il parcourut l'assemblée d'un regard mauvais avant de déclarer d'une voix glaciale :

« Il me semblait pourtant que ma décision était claire ? Je vais vous rafraîchir la mémoire sur un point qui a été affiché pendant des jours et des jours, et qui devrait encore l'être. »

Il se leva et se dirigea vers une armoire, dont il tira un document qu'il parcourut rapidement.

« Le jugement disait, en ces termes exacts : *« la fillette répondant au nom d'Andemnia sera confiée à une famille, elle sera nourrie, logée et éduquée comme tout enfant du village. En échange, elle effectuera divers services pour la population, dans la mesure de ses moyens. »*. Je pense pas pouvoir faire plus clair. Il est donc hors de question qu'elle ne puisse aller en classe avec vos enfants. Quelqu'un a encore une objection ? Non ? Parfait. L'audience est levée. »

Sur l'instant, cette décision – ou plus exactement cette confirmation de décision - me fit chaud au cœur. Hélas, je n'en perçus pas tout de suite le côté pervers : elle rappela aux villageois qu'ils pouvaient me de travailler pour eux.

* * *

Mon retour en classe fut l'un des plus beaux jours de ma courte vie d'alors ; une bonne partie de mes camarades m'accueillit avec chaleur, je retrouvais la vie d'une enfant de dix ans. Je sentais un puissant sentiment de bonheur m'envahir, bien plus puissant que celui que j'avais ressenti lors de ma rentrée, car j'étais alors débarrassée de l'incertitude angoissante du moment. Bien sûr, certains de mes camarades de classe me fuyaient toujours, à la fois car ils avaient peur de moi et parce que leurs parents leur avaient raconté je ne sais quelles horreurs sur mon compte. Mais à ce moment là, j'avais décidé de les ignorer. Après de trop longues semaines d'affres, une vie normale d'enfant normale s'ouvrait enfin à moi, et j'étais bien résolue à en profiter ; aussi étais-je persuadée que la folie ambiante se calmerait lorsque les villageois découvriraient que d'évidence je n'étais qu'une enfant comme les leurs. J'étais consciente de ma différence physique et de mon histoire peu banale, mais j'étais convaincue qu'en occultant cette partie de mon passé, je paraîtrait être une fillette ordinaire et finirait par le devenir.

Andemnia secoua la tête, ce qui fit voler ses longs cheveux noirs.

« N'était-ce pas naïf ?, me demanda-t-elle en plantant son regard sombre dans le mien.

— Eh bien, balbutiais-je, compte tenu des circonstances et de ton âge à l'époque...

— Oh, ne te fatigues pas à me trouver des excuses. C'était il y a presque deux cent ans et ce raisonnement était d'une sottise extrême. Même si jeune, j'aurais dû comprendre que mes désirs étaient irréalisables, et que bien peu seraient prêts à abandonner des années, voire des décennies de préjugés pour me faire confiance. »

La prêtresse rattacha ses cheveux avec un long ruban de satin blanc, puis reprit le cours de son récit.

« Ma première semaine complète de classe se passa bien et permit aux choses de se tasser. J'ignorais ceux qui me fuyaient, et eux se contentèrent assez vite de m'imiter, et le feu de questions incessantes que mon arrivée avait provoquée s'essouffla peu à peu. J'intégrais un petit groupe d'amis, au total quatre filles et trois garçons d'à peu près le même âge. De la même manière, les adultes qui m'esquivaient finirent simplement par agir comme si je n'existais pas, comportement qui au final me convenait assez bien.

La première personne à me demander un service fut le meunier, plusieurs semaines plus tard. Je m'étais liée d'amitié avec ses jumeaux, qu'il sollicitait chaque semaine pour nettoyer le moulin ; et cette activité était prétexte à de joyeuses batailles de farine auxquelles je participais sans réticence. Petit à petit, les villageois me demandèrent de petits services que j'accomplissais de bon cœur : au final, ils m'avaient accueilli, me nourrissaient et m'hébergeaient, et je trouvais logique de les aider en retour. Je n'étais sollicitée que par ceux qui avaient compris que je n'étais pas le monstre sadique et sanguinaire que certains imaginaient, et toutes les tâches que j'eus à accomplir à l'époque étaient réalisables sans grande difficulté par une enfant de dix ans. Néanmoins, je me rendis compte par la suite qu'aucune de ces tâches n'impliquait de me faire confiance : personne ne me laissa garder un nourrisson ou toucher de la nourriture ou sans surveillance.

D'ailleurs, si plusieurs mères me demandèrent de l'aide pour la préparation de repas, cette mode passa très vite : je découvris avec elles que j'étais dans l'incapacité totale de produire quoi que ce soit de comestible, tout ce que je cuisinais se retrouvait à l'état de charbon ou de bouillie répugnante sous tous les aspects.

Alors que les demandes n'étaient que ponctuelles, l'un des habitants me demanda des services réguliers. C'était un grand homme du nom de Dasselgog, musclé, au teint cuit par le soleil, porteur d'une barbe fournie qui lui donnait l'air d'un ours et m'empêchait de lui donner un âge. Sans doute avait-il entre vingt-cinq et cinquante ans, mais je suis, encore aujourd'hui, incapable d'être plus précise. Il habitait seul une immense maison à cinq minutes du village, l'une des rares à posséder deux étages.

Bien qu'il me donnait du travail qui m'empêchait de jouer avec mes amis, j'aimais bien aller chez lui. Les tâches qu'il me demandaient étaient simples, il m'expliquait en détail la manière de les accomplir et ne se formalisait pas si je me trompais ; au contraire il me détaillait mes erreurs pour que je ne les recommence plus. De plus, il ne manquait jamais de récompenser mes efforts par un petit cadeau : une sucrerie, une poupée, toute sorte de choses qui plaisent d'habitude aux jeunes filles de dix ans. Et surtout, il me racontait ses voyages ; pas d'épopées fantastiques, mais des découvertes de pays lointains et exotiques, aux mœurs et aux coutumes si éloignées de toutes celles que je connaissais que je peinais à les croire vraies. Mais il y avait toujours un livre, une sculpture, un bibelot pour prouver ses dires. Cet homme était sans contexte celui qui avait le plus voyagé dans le village, il devançait même Ivolenia et Rolumbert sur ce point précis.

* * *

Une certaine routine s'installa pendant presque un mois, et l'été s'installait. L'école avait été suspendue, comme de coutume à cette période de l'année, pour que tout le monde puisse participer aux travaux des champs qui occupaient de plus en plus de monde, et ne reprendrait qu'à la fin des moissons. C'était un beau début d'été, chaud mais pas étouffant, et moi, l'enfant des grottes qui avait l'habitude de sentir le plafond protecteur au-dessus de sa tête, je passais beaucoup de temps à courir la campagne en compagnie de mes amis. Nous étions encore trop jeunes pour être d'une grande utilité, aussi les adultes préféraient souvent nous laisser libre plutôt que nous surveiller ou nous donner des occupations trop complexes.

Dasselgog me demanda de venir plus souvent à cette période, ce qui ne me dérangeait pas outre mesure : c'était intéressant, au mieux distrayant, et ça occupait mes journées. J'obtins l'autorisation de faire venir mes amis, nous jouâmes à cache-cache, découvriâmes des trésors dans son grenier et, les jours de pluie, il nous conta quelques-unes de ses excursions.

Tout se passait donc pour le mieux ; je ne cauchemardais presque plus, m'épanouissais comme une fleur au printemps et n'espérais qu'une seule chose : que tout ceci dure le plus longtemps possible.

Un beau matin, le chef du village frappa à la porte de mes nouveaux parents, qui l'introduisirent dans la cuisine où, en chemise de nuit, les yeux bouffis de sommeil, je contemplais mon porridge. Surprise par cette apparition impromptue, je réagis bien tard, sauta au bas de mon tabouret et lui fit une révérence approximative qui lui arracha un sourire.

Me souvenais-je de cette clause à propos des missions spéciales que je devais remplir pour la ville ? Bien sûr, et il était temps pour moi de découvrir de quoi j'étais capable. Le magicien avait prévu, dans les jours suivants, une série de tests aussi divers que variés qui détermineraient les connaissances et compétences qu'il comptait m'inculquer. Après m'avoir laissé le temps de me préparer, il me conduisit dans son bureau de l'hôtel de ville, une pièce toute aussi chargée de décorum magique que la salle de réception.

« Andemnia, tu est maintenant bien intégrée dans la population de Berris, et je suis heureux de constater que ton comportement n'a jamais posé aucun problème. Tu as fait beaucoup d'efforts et je t'en félicite ; et c'est une manière pour moi de te remercier que de commencer à voir par quels moyens tu pourras aider le village dans sa défense contre les envahisseurs. Tu comprends que c'est là une grande confiance que je t'accorde, en mon nom propre et au nom de chacun des habitants de notre belle ville. Sois-en digne et fière. Ne me déçois pas, car si cela devait arriver, je serais contraint de prendre des décisions très dures, qui ne plairaient à aucun de nous deux. Es-tu prête pour honorer cette confiance ?

— Oui, balbutiais-je, un peu abasourdie par la situation comme par le déluge de paroles.

— Parfait. Nous allons commencer par quelques petits test, afin de déterminer tes points forts et tes points faibles, ceci pour capitaliser sur tes atouts et travailler sur tes faiblesses dans le but de les éliminer. Ces tests vont être très difficiles, impossibles même en pratique pour une enfant de ton âge. Ne t'en formalises pas, c'est volontaire et étudié : il s'agit pour moi de connaître tes limites, comment pourrais-je faire si je ne te poussais pas à bout ? Mais ne t'inquiètes pas, rien de tout ceci n'est douloureux ou dangereux, sauf peut-être pour un amour-propre mal placé. Ces tests sont d'une importance capitale pour ton avenir, pour ta connaissance de toi-même et pour l'avenir de la ville toute entière, et j'attends que tu les accomplisses avec le plus grand sérieux. M'as-tu bien compris ?

— C'est compris.

— Parfait. Nous allons parcourir ensemble beaucoup de domaines, tant d'un point de vue physique que psychologique, afin d'être aussi précis que nous puissions l'être. Étant donné les enjeux, il est hors de question de laisser passer une faille ou d'ignorer une compétence qui pourrait nous être cruciale. C'est pourquoi je souhaite commencer ces tests dès que possible. Est-tu prête ? »

Comment aurais-je pu l'être ? Il ne m'avait jamais prévenu de la date ni même de l'existence de ces tests, et je n'avais pas la moindre idée de ce en quoi ils pouvaient consister. Néanmoins, je sentis bien que cette réponse ne conviendrait pas, alors j'acquiesçai.

Nous passâmes le restant de la matinée sur une série d'épreuves physiques : levers de poids, marche sur une poutre, course, sauts d'obstacles, marche discrète, camouflage, etc... Le chef du village leva les yeux aux ciel lorsqu'il constata, lors de la première tentative, que j'étais à peine capable de porter le poids le plus léger qu'il avait prévu. Fort heureusement, son dépit décrut au cours de la demi-journée, et la conclusion de celle-ci fut que j'avais un bon sens de l'équilibre et que ma couleur de peau me donnait un avantage naturel pour me cacher dans l'ombre.

Il m'invita à partager un repas simple mais copieux, au cours duquel nous parlâmes de tout et de rien. Enfin, c'est l'impression que j'eus sur le moment, mais je me rendis compte plus tard qu'il s'agissait encore d'une forme d'examen, qui visait entre autre à vérifier ma maîtrise de la Langue et ma capacité à

tenir sur la longueur une discussion sur des sujets légers et neutres. À la fin du repas, il me félicita pour mes progrès en prononciation, en particulier à propos de mon accent qui avait évolué, selon ses propres termes, de « musique atroce qui rendait la compréhension presque impossible » à « chantonnant de manière agréable ».

A ce propos, il me donna un conseil étrange que j'ai longtemps appliqué. J'étais de toute évidence, une Wezlesse, et nul ne pourrait imaginer le contraire en me voyant. Selon lui, il était important que je sois attentive à *conserver* un accent musical, même léger ; car tout le monde s'attend à ce genre d'accent de la part d'un Wezless. Ainsi, et aussi paradoxal que cela puisse paraître, j'attirerais moins l'attention de cette manière qu'en parlant une Langue parfaite – et ce fut le cas.

Je commençai l'après-midi par une sieste bien méritée, tant la matinée avait été épuisante. Le magicien me réveilla au bout d'à peine une demi-heure pour une nouvelle séance de tests chargés. Il me bombardait de questions au réveil, sans aucun rapport les unes avec les autres, je suppose pour vérifier si je me revivifiais rapidement.

Nous alternâmes des jeux de mémoire et de boniment avec des questionnaires sur divers sujets tous aussi compliqués les uns que les autres, tant et si bien que le soir venu, je ressentais une ignorance totale dans tous les domaines que je pouvais imaginer. Si la première moitié de la journée avait été épuisante d'un point de vue physique, la seconde l'était tout au tant d'un point de vue mental. Une fois tout ceci fait, le chef du village me prêta un livre et me demanda de patienter un peu, car il devait synthétiser les résultats de la journée. Le tome ne m'aida pas à grand chose, car si je parlais bien la Langue, je n'en maîtrisais pas encore assez l'écriture pour pouvoir déchiffrer autre chose que les mots les plus courants.

Une fois qu'il eut fini, il me demanda de l'attendre encore quelques instants et disparut dans le couloir avant que je ne puisse réagir. Il remonta bientôt chargé d'une chope et d'un verre duquel dépassait une paille, et me demanda de le suivre.

T'ai-je déjà dit que l'hôtel de ville était construit au plus haut de la petite butte qui portait le village ? Ce bâtiment, outre ses trois étages, était aussi muni d'un beffroi dont la cloche sonnait les rassemblements, les alertes et la tombée de la nuit à chaque pleine lune, afin de vérifier son bon fonctionnement. Le chef du village me mena tout là-haut, sur la petite plate-forme sous l'énorme bourdon de bronze, à laquelle on accédait via des escaliers puis en empruntant une échelle raide. Il s'assit là, au bord de l'estrade, les pieds ballants dans le vide, appuyé contre la rambarde de fer qui courait entre les quatre piliers qui soutenaient la toiture., et m'invita à faire de même.

La première appréhension passée, l'endroit était fort agréable. Le bâti était très stable et la rambarde d'une solidité reconfortante. Je goûtai le contenu de mon verre, une limonade d'une fraîcheur étonnante mais bienvenue pour la saison, tandis que le chef du village sirotait une bière. Sous nos pieds, une bonne douzaine de mètres en contrebas, le village s'agitait dans la lueur jaune du soleil bas, ses habitants comme de grosses fourmis ; à notre gauche, la petite rivière qui arrosait Berris et ses bancs de gravier tous découverts en cette saison. Partout autour, quelques champs, puis une mer de forêt à perte de vue. D'ici, elle semblait belle et reposante, comme un immense tapis sur les ondulations du terrain. Dans le soleil et plus loin au sud, on voyait les premières montagnes dont nous occupions le pied des contreforts.

J'ignorais qu'il existait un tel endroit dans le village, un tel lieu de paix et de beauté ; et je suppose que l'immense majorité des villageois n'en soupçonnaient pas l'existence. Le magicien désigna l'ensemble du paysage d'un large geste de sa chope.

« Vois-tu, Andemnia, tout ça c'est mon village, le territoire que je dois administrer, les hommes et les femmes que je dois protéger et sur lesquels je dois veiller. Tu es appelée à avoir un grand rôle dans ce village, c'est pourquoi je veux que tu te rendes compte de sa beauté, de sa grandeur et de combien il peut être précieux. Je veux que tu saches pourquoi tu vas travailler, ce que tu vas aider à croître, ce que tu vas protéger et ce que tu perdras si tu échouais, ce que bien sûr je ne te souhaite pas. »

Il sirota une autre gorgée de bière en contemplant le paysage.

« Tu es une jeune fille intelligente, Andemnia. Tu as réussi les tests bien mieux que je ne l'espérais, et bien qu'il m'en coûte de le reconnaître, je ne peux que constater que le système éducatif de ta ville natale me semble être d'une efficacité redoutable ; dommage qu'Helmond ne puisse pas en récupérer quelques principes. J'ai, à cette heure, une bonne idée des services spéciaux que tu pourras rendre au village, quels talents nous pourrions exploiter ensemble et quelles faiblesses il te faudra combler. Je crois que ma principale déception est que tu ne t'intéresses pas le moins du monde au domaine pourtant fascinant de la magie. »

Et c'était tout à fait exact. Bien que mes pouvoirs puissent laisser penser le contraire, je ne me sentais pas du tout attirée par les arts magiques ; mes connaissances dans ce domaine approchaient le zéro le plus absolu. Ce sujet de conversation était parmi les plus soporifiques que l'on pouvait m'infliger et provoquait chez moi un ennui mortel en seulement quelques secondes. Je considérais cela comme un savoir-faire technique du même acabit que la forge ; quelque chose d'utile qu'il était important que quelqu'un maîtrise, du moment que cette personne n'était pas moi.

« De part tes capacités présentes et potentielles, continua-t-il, tu me sembles taillée pour le renseignement, et c'est donc ce que nous travaillerons en premier lieu. Tu es encore trop jeune pour exercer une influence même discrète avant de longues années – quoiqu'un jour il sera sans doute intéressant de t'enseigner quelques procédés en ce domaine, et il me paraît évident que l'exécution de basses œuvres ne sera jamais ta force. Mais l'heure est au calme, au repos et à la réflexion, je ne t'assommerai pas de conseils à cette heure, après une si dure journée. Profite donc de la vue et relaxe toi. Imprègnes-toi de la beauté de ce lieu et de cette ville, ressens comme elle est calme et paisible. »

Il se tut, et bu encore quelques gorgées de bière. Il avait tout à fait raison quant au paysage, mais ma position délicate m'interdisait de ressentir le calme de la population de la même manière que le chef du village. Lui n'avait sans doute jamais été menacé de mort par ses propres concitoyens. J'appréciais néanmoins le silence, en particulier après une telle logorrhée.

Le soleil était bas sur les montagnes et j'avais presque fini ma limonade quand il reprit une nouvelle fois la parole.

« Je suppose que tu t'en doutes, mais je préfères néanmoins préciser un point important tout de suite, avant que tu ne fasses une bourde. Comme tu le sais, mes plans te concernant sont publics et connus du village, puisqu'il était écrit noir sur blanc dans le jugement que j'ai rendu qu'il était question de renseignement et de missions spéciales. Toutefois, attention ! Tu imagines bien que ces missions et toute forme de préparation qui y serait sont d'une grande importance, d'une importance capitale oserais-je même dire. Subséquemment, il est vital qu'un minimum de personnes connaissent les détails de ta formation, et surtout de tes prochaines missions. J'attends de toi la plus grande discrétion à ce sujet, et le plus grand sérieux à propos du respect de cette consigne, et il va sans dire que je me verrais dans l'obligation de punir tout manquement à cette règle avec la plus grande rigueur et la plus grande fermeté. Même tes parents adoptifs ne doivent rien connaître de ce que je vais t'enseigner. Suis-je bien clair ? »

J'acquiesçai en silence. Je me doutais que de telles missions ne seraient pas dévoilées aux quatre vents, mais j'imaginai le chef du village plus en contact avec la population dont il avait la charge, en particulier avec les anciens.

« Je vais être franc avec toi, poursuivi-t-il, et ce que je vais te dire n'est que la stricte vérité. Tu ne dois ton salut que grâce à cette idée d'espionnage, appelons les choses par leur nom. Je suis persuadé que tu pourras accomplir de grandes choses pour Berris, j'en ai la conviction intime. Mais je sais aussi que les vénérables sages ne sont pas tous de cet avis, de loin sans faut ; de plus il n'y a guère de choses que j'exècre plus au monde que l'hypocrisie et la trahison. Parce que je crois en toi, parce que je crois en ce que tu peux faire, je mets ma confiance en toi et je me chargerai de ta formation, bien que tu ne sois arrivée parmi nous que depuis un gros mois. Mais si jamais tu osais parjurer cet accord, saches que tu courrais à ta perte ; ni moi ni personne ne pourrait plus te sauver, et je ferais en sorte que ton châtement soit terrible. »

Bigre, voilà qui promettait. Cet avertissement sous-entendait à peu près l'exact inverse de ce qu'il proclamait : le magicien ne m'octroyait qu'une confiance limitée, et n'hésiterais pas à m'enfoncer à la moindre incartade. Je savais que les anciens avaient pour la plupart vu un parent ou un proche mourir sous les attaques des Wezless, il y a bien des années de cela, et je supposai qu'ils avaient pressé leur chef d'obtenir des résultats rapides avec moi, avec raison. Qu'avaient-ils à perdre à une telle manœuvre ? Rien. Soit je montrerais bientôt des compétences utiles, soit ils tiendraient un prétexte en or pour se débarrasser de moi, une bonne fois pour toutes et sans contestation possible.

* * *

Mon apprentissage commença quelques jours plus tard. Je m'étais imaginé une quantité énorme de scénarios quant à la manière dont tout cela allait se dérouler, mais tous étaient faux. Ma première leçon avec le chef du village dura moins d'une demi-heure, pendant laquelle il se borna à m'expliquer l'importance de faire un bon rapport. Selon lui, rien ne valait la pratique, surtout pour un tel domaine où la manière d'appréhender les choses est primordiale. Je devais donc le retrouver tous les soirs, chaque fois en un lieu différent dont nous conviendrions la veille, et lui raconter ma journée de la manière la plus concise et la plus précise possible.

Ainsi donc, ma vie quotidienne ne se trouva guère modifiée ; je continuai à rendre divers services à qui le demandait, je jouais avec mes amis, je vivais tranquillement avec mes parents adoptifs. Et, chaque soir, je croisais « par hasard » le magicien, et lui contait le peu d'événements notables de ces paisibles journées d'été d'enfants désœuvrés parmi les adultes épuisés par leurs journées de travaux champêtres. Parfois, une anecdote lui arrachait un sourire, en écho de ses propres souvenirs d'enfance.

« Dasselgog t'as encore demandé un service ? », me demanda-t-il un soir.

C'était le cas, comme la veille et deux jours encore avant. Ainsi que je l'expliquait au chef du village, cela nous arrangeait tous les deux : je l'aidais dans les nombreuses tâches estivales qu'il avait à accomplir, et il occupait mes journées de manière plutôt agréable. En effet, une bonne partie du temps passé chez lui l'était en jeux avec mes amis, en goûters, en histoires, ... j'aurais adoré que tous les services que l'on m'ait demandé aient été de ces natures.

« Parfait, dit le magicien, j'avais peur qu'il ne se serve de toi comme d'une servante ; les services sont là pour t'apprendre la valeur du travail, te rendre utile à la communauté et parfaire ton éducation. Tu n'est pas sensé devenir la domestique de tout un chacun, et cela n'a jamais été l'esprit de ma décision. »

Je me doutais déjà que le chef du village n'avais jamais voulu que l'on abuse de ma position, mais en avoir la confirmation directe me libéra d'un certain poids.

* * *

Ce fut un mois paisible et calme, durant lequel il ne se déroula rien de particulier, sinon que les travaux estivaux occupèrent le magicien plus que prévu. Il n'avait que très peu de temps à me consacrer, entre nombreuses tâches à organiser, l'aide à procurer, les inévitables blessures des moissons à soigner, les petits conflits à trancher et toutes les occupations qui font le travail quotidien d'un chef de village. Je crois que le seul conseil que je reçus de sa part durant le reste de l'été portait sur les souhaits de mes interlocuteurs. Selon lui, je devais chercher à savoir, par une exécution des plus discrètes, ce que souhaitait entendre mon interlocuteur et le lui servir. C'était un conseil avisé, mais d'une application délicate et qui me fut à peu près inutile à cette époque.

L'été était bien avancé, et ce jour là j'étais chez Dasselgog, comme alors presque tous les jours. Je nettoyait l'un des nombreux bibelots de l'une des diverses étagères du salon quand il arriva dans la pièce. Il était en sueur et sa respiration était longue et sifflante. Je n'y prêtais guère plus d'attention et

me concentrai sur le brimborion , mais il resta là, juste après la porte, sans bouger, contrairement à son habitude qui était de vérifier mon travail et de m'aider dans les diverses tâches qu'il m'attribuait.

« Andemnia... »

Sa voix mourut dans un étranglement aigu, d'un contraste singulier avec le ton de baryton puissant et franc qu'il arborait d'habitude. Intriguée, je me retournai et le dévisagea. De grosses gouttes de sueur, disproportionnées avec la température, perlaient sur son front. Ses mains jouaient, nerveuses et sans qu'il ne semble s'en rendre compte, avec un pan de sa veste ; il inspira et expira profondément, plusieurs fois de suite.

« Andemnia, reprit-il d'une voix plus assurée, veux-tu être mon amie ? »

L'objet que je tenais en mains partit se fracasser contre le plancher tandis que je restai là, bouche bée devant cette demande incongrue. J'appréciais cet homme, mais qu'entendait-il par là ? Jamais il n'aurait pu être mon ami, c'était un adulte ! Avait-on déjà vu un homme mûr partager les jeux et chamailleries des enfants ? Cette idée n'avait aucun sens. J'oubliai qu'il m'avait demandé de le tutoyer lors de l'une de nos premières rencontres lorsque je lui répondit la première chose qui me passa par la tête :

« Mais, monsieur Dasselgog, vous êtes vieux ! »

Il n'était pas très âgé, mais à cette époque le simple fait d'être adulte était déjà signe d'un âge avancé. L'homme me fixa, ses poings serrés tremblaient tout comme ses lèvres, il tentait de répondre quelque chose qui ne dépassa pas le seuil de sa barbe. Il balbutia une phrase incompréhensible avant de pousser un profond soupir, puis il me demanda d'oublier tout ceci, car il avait un peu trop bu le midi et racontait n'importe quoi. La statuette que j'avais brisée n'était pas précieuse, il ne m'en tiendrais pas rigueur, et étant donné les circonstances, il me libérait de mes obligations du jour. L'homme n'avait pas réussi à me regarder dans les yeux pendant toute sa diatribe, et nul relent d'alcool ne flottait près de lui. Il me fixa sans changer de place jusqu'à ce que je disparaisse hors de la pièce, tournant simplement sur lui-même, son regard perdu dans le vague dans ma direction, hagard.

Il me convoqua de nouveau quelques jours plus tard. Je me rendis chez Dasselgog tiraillée entre l'inquiétude de retrouver chez lui un comportement excentrique et l'espoir que l'homme normal, bon vivant et excellent conteur, soit de retour.

Mon employeur du jour se montra fort aimable et attentionné. Il l'accueillit en me présentant ses plus profondes excuses pour sa conduite inconvenante et agit comme s'il souhaitait se faire pardonner. Je serais mauvaise langue si je prétendais que quelque s'était mal passé ce jour là. Non, comme à mon habitude, j'accomplis diverses tâches ménagères dont aucune d'elle n'était inhabituelle ; j'eus droit à la collation à laquelle il m'avait habituée, et me conta le même type de légendes que lors de mes précédentes venues. D'un strict point de vue des actes, tout était d'une normalité parfaite.

Néanmoins, je me sentais mal à l'aise, car quelque chose avait changé, des détails subtils mais néanmoins présents. Il ne s'était pas défait de son sourire de tous les instants où j'étais présente, un rictus fixe et malsain qui me mettait mal à l'aise. Il m'avait suivi dans toutes mes activités, sans aucune exceptions, et quoique absorbée par mes tâches, je reste encore aujourd'hui persuadée qu'il ne m'a pas lâchée des yeux avant mon départ.

Et malgré tout, je ne pouvais m'empêcher de me demander si tout cela n'était pas que le fruit de mon imagination. L'homme était bon vivant et débonnaire, et il m'avait toujours accompagnée dans mes activités, me les expliquait, m'aidait ou me soutenait. Son comportement ce jour là avait-il été en réalité différent ? Je n'en avais pas la certitude, et aucun fait ne venait corroborer ma théorie – mais je n'arrivais pas à me défaire de cette impression désagréable qui ne m'avait pas quittée de la soirée.

Ainsi donc, le soir même, je demandais au chef du village si je pouvais, le cas échéant, refuser un service qui m'avait été demandé.

« C'est absolument hors de question, sauf si bien sûr on te demande un service qui te mettrait en danger, toi ou n'importe qui d'autre qui ne serait pas un ennemi du village, ou qui risquerait d'abîmer voire détruire un bien privé ou commun. N'oublie pas que c'est aussi grâce à ces services que tu peux

rester ici parmi nous. Et si jamais un jour l'un des habitants exige de toi quelque chose d'irréalisable ou de dangereux, tu peux demander à ce que je valide la demande – mais surtout, n'abuse pas de ce privilège, je détesterais cela et te châtierais en conséquence. »

Et donc je continuai à me rendre aux convocations de Dasselgog. Les bizarreries de son comportement ne cessèrent pas. Les tâches que j'effectuais nécessitait une précision sans cesse croissante, moyen pour lui de me les expliquer en détail. Je suis même persuadée d'avoir passé toute une après-midi chez lui sans qu'il ne s'éloigne de plus de trois pas.

Il ne m'avait jamais reparlé de l'incident entre nous, mais il s'était mis à boire en quantité déraisonnable, et alors que je ne l'avais jamais vu alcoolisé jusque là, il en arriva bientôt au stade où il se servait des petits verres d'eau-de-vie en ma présence.

* * *

C'était lors de l'une de ces dernières grosses chaleurs de l'été. L'air était lourd, moite, irrespirable ; le moindre mouvement me mettait en nage dans ma robe trempée de sueur. J'étais dans le jardin de Dasselgog, une parcelle de terrain herbeuse délimitée par deux épaisses haies de troène qui descendait jusqu'à la rivière. Il avait décidé que je devais l'aider à faire sa lessive, et je me retrouvais là, à l'ombre du grand saule, à frotter et frotter des vêtements, quand il passa près de moi avec un baquet d'eau sale pour le déverser sur la berge.

Le fit-il exprès, ou était-ce l'alcool qui l'imbibait qui parla ? Quoi qu'il en fut, il se prit les pieds dans une racine et tomba vers moi. Je parvins à éviter le lourd récipient en bois mais pas son contenu, et me retrouvai intégralement trempée d'une eau sale et savonneuse. Lui se retrouva face contre terre, se releva avec vivacité et s'excusa de sa maladresse impardonnable, il se sentait ridicule et espérait que je ne lui en voulait pas trop. Il me suggéra de me rincer dans la rivière tandis qu'il courait à la maison me chercher des serviettes propres ainsi que de quoi me vêtir en attendant que ma robe ne sèche.

En vérité, j'appréciais de pouvoir me rafraîchir et me délasser, bien que j'aurais préféré ne pas avoir à me rincer du savon et de la saleté qui avaient imprégnés mes cheveux. Je rinçai aussi ma robe, que j'étendis avec le reste de la lessive, sur un fil tendu dans le jardin, et retournai patienter dans l'eau froide, avec l'espoir qu'il ne revienne pas trop vite et que je puisse en profiter.

Mon souhait fut exaucé, et je commençais presque à m'impatienter lorsqu'il réapparut à la porte arrière de la maison. Sa démarche trahissait une partie de ses occupations, et s'il avait été presque sobre au début de l'après-midi, à ce moment là il tenait à peine debout. Il s'arrêta sur le pas de la porte, scruta les différents recoins du jardin avant de se remettre en route d'un pas hésitant vers moi, une pile imposante de serviettes entre les bras. Arrivé à quelques pas, il s'interrompit, et me détailla toute entière, de haut en bas et de bas en haut, plusieurs fois de suite.

L'éducation wezlesse n'incite pas particulièrement à la pudeur ; les bains publics mixtes en particuliers apprennent très vite à accepter son corps et tout enfant, même jeune, sait à quoi ressemble un adulte quelque soit son sexe. Je n'étais donc d'ordinaire pas gênée d'être vue nue. Mais ce regard là... Ce fut un regard malsain, concupiscent, pernicieux qui me souilla, décuplé par nos âges respectifs.

Il fit encore un pas dans ma direction, et j'en fis un en arrière. La rive était abrupte à cet endroit là, et je me retrouvais déjà enfoncée dans l'eau presque jusqu'à la taille, la puissance du courant tentait de m'emporter, et le maigre appui que je conservai sur les galets instables m'interdisait toute fuite.

Il jeta la masse de tissus sur la rive et avança encore, n'hésitant pas à noyer de superbes bottes de cuir. Je sentais les relents d'alcool qui flottaient autour de lui, et pourtant il parvint à me regarder dans les yeux tandis qu'il me déclara :

« Est-ce qu'on t'as déjà dit que tu étais très mignonne ? Embrasse-moi ! »

La villa était isolée, hurler était inutile. À gauche, le saule et les haies, profondes et enchevêtrées de ronces qui se noyaient dans la rivière et m'interdisaient tout passage. À droite, le courant m'aidait mais je devais traverser tout le terrain dans sa largeur avant de tomber sur une autre haie du même type. Derrière moi, la rivière et son flot puissant ; j'étais loin de ne plus avoir pied et pourtant conserver mon équilibre était difficile, me jeter à l'eau sans savoir nager était du suicide pur et simple. Devant moi...

« Allez ! Tu sais que tu n'as pas le choix ! Tu es au service du village ! Tu dois m'obéir ! »

Je me jetai dans sa direction avec l'espoir de lui échapper avant qu'il ne comprenne ce qu'il se passe. Peine perdue. Avec une adresse insoupçonnée chez un homme à ce degré d'ivresse, il me saisit par le poignet avec une force et une violence que je ne lui connaissais pas. Sans même prendre la peine de me ramener sur le rivage, il m'attira à lui. Je sentis une main remonter le long de ma cuisse.

Je hurlai.

Il devrait mourir. Outre l'ignoble trahison, j'ignorais ce qu'il comptait me faire avec exactitude, mais il devrait mourir pour en payer le prix, c'était une certitude absolue, et sa mort devrait être longue et douloureuse. Je me voyais l'éviscérer, l'incinérer, l'écarteler.

J'eus un hoquet violent qui raidit tout mon corps. Tout à coup, je pouvais me venger. L'homme allait payer son dû dans les affaires de la souffrance. Ce n'était plus un espoir, c'était une certitude, et je n'aurais pas à attendre.

Un autre hoquet. Une douleur sourde irradiait tous mes muscles, rouilla mes articulations.

« Que... ?! »

Mon agresseur me lâcha et recula d'un pas mal assuré sur les galets glissants. Sur sa face rendue blafarde par une lueur qui émanait de mon corps se lisait un mélange de stupeur et de terreur naissante, mêlés d'incompréhension. Ses traits se tordaient dans un rictus immonde alors qu'il tentais de bredouiller quelque chose – des excuses ?

Trop tard.

Je n'aurais qu'une chance et je devais la saisir. Je me jetai sur lui et lui assénai un coup de tibia dans le genou, avec l'espoir que la douleur l'empêche de réagir. Sa rotule fut pulvérisée sous le choc et entraîna, dans un craquement sinistre, le reste du genou qui finit en une gerbe de sang, de chair et d'os. L'homme s'effondra en avant. Je le cueillis d'un coup de poing qui lui transperça la poitrine et lui extirpa un râle de souffrance. Le corps glissa dans l'eau et vint se cocher à un gros rocher de la berge. Je me jetai sur lui, saisi sa tête et la frappai encore et encore sur le roc, hurlant quelque chose d'incompréhensible. Je frappais toujours quand les spasmes de l'agonie cessèrent chez mon agresseur, et son visage n'était plus qu'une masse informe de chair, de sang, de cervelle et d'esquilles d'os.

Tout à coup, plus rien. Cette haine avait disparu avec la même brutalité qu'elle était venue, remplacée par une plénitude et un calme intérieurs.

J'étais exténuée.

Je regardai autour de moi ; le sang s'échappait du corps de l'homme pour aller se diluer en une large tache rouge dans le courant, mon corps entier était taché par le liquide visqueux. J'étais encore assise sur mon agresseur, et il était mort. Il n'avait plus de visage. On ne peut pas vivre sans visage. Il était mort et je l'avais tué. Seule. À mains nues. C'était impossible, et pourtant son trépas était irréfutable. Je lui avais souhaité une agonie immonde, écœurante, à la mesure de ce qu'il allait me faire subir, à la hauteur de sa trahison et c'était ce qui s'était passé. Et maintenant, il était mort. C'était un meurtre, et j'étais le monstre qui en était coupable.

Seule, dans l'odeur puissante et le silence feutré, j'eus un nouveau haut-le-cœur, et cette fois je rendis mon repas. Je me prenais peu à peu conscience des actes que j'avais accomplis et surtout de leurs

conséquences et de leurs implications. Et le cadavre de l'homme, immobile, raide, n'était plus que la preuve accusatrice d'une réalité sordide que je ne pouvais nier.

Il y eut des bruits de pas et un cri : les villageois arrivent tandis que je me débattais avec ce sentiment encore inconnu qui s'était emparé de tout mon être ; car c'était la première fois, mais pas la dernière, que je tuais un homme. »

Je levai ma plume. Andemnia, la prêtresse que je connaissais depuis tant d'années, la femme calme et aimable qui avait tant servir notre ville, était une meurtrière récidiviste ? Je restait un moment interdit, à tenter de déterminer si j'avais bien compris ou si j'avais été le jouet d'une illusion. Je jetai un coup d'œil que j'espérais discret au-dessus de mon porte-document dans l'espoir d'apercevoir un sourire narquois ou une quelconque autre marque d'ironie. La manœuvre fut un échec complet ; non seulement la jeune femme me dévisageait, mais surtout son expression était terriblement sérieuse et interdisait toute forme d'humour.

« Je suis désolé. Je ne savais pas que tu t'étais retrouvée plusieurs fois en situation de légitime défense, tentais-je. »

Elle me fixa de ses grands yeux sombres, et ne montra aucune expression lorsqu'elle m'asséna la vérité.

« Ce n'a pas toujours été de la légitime défense, de loin s'en faut. Il est arrivé que je sache très exactement ce que je faisais car c'était longuement planifié. Mais c'est le passé, et l'on ne peut pas changer le passé. Les regrets sont inutiles. »

Il y eut un silence pendant lequel elle ne cessa de me fixer.

« Suis-je un monstre ? Beaucoup le pensent. »

Je pris quelques instants de réflexion.

« Non, lui répondis-je. Je ne le pense pas. La Andemnia qui est assise en face de moi est quelqu'un de bien, incapable d'abattre un homme de sang-froid. »

C'était la vérité, bien qu'au fond de moi-même, je savais que je ne pourrais plus jamais me représenter la prêtresse comme l'exemple d'altruisme et de bienveillance que je m'étais toujours imaginé. Ses actes passés ternissaient-ils la grandeur de ses actes récents ? Devais-je reconsidérer mon point de vue sur Andemnia ? La question était excellente et nécessitait réflexion.

Quant à la jeune femme, elle avait été soulagée par ma réponse, bien que je la soupçonnât de l'avoir lue en moi avant que je ne la prononce. Néanmoins, bien que ma réaction l'aie allégé d'un poids, aucun de nous deux n'était en état de continuer la rédaction de ses mémoires ce jour là.

— INTERLUDE —

La nuit était tombée sur la ferme, et le garçon dormait, paisible, le souffle clair, débarrassé de son rhume. Seuls, les murmures des parents brisaient le silence de la grande chambre. Le mari bougonna :

« Pourquoi as-tu insisté pour qu'elle sacrifie un poulet ? En plus tu lui as pris un de nos plus beaux ! »

La femme eut un petit rire avant de répondre :

« Allons, chéri, tu sais à quel point ça lui fait plaisir quand on entre dans son jeu. Elle serait malheureuse si on lui enlevait ses accessoires et ses sacrifices. Et puis, elle ne nous demande jamais rien ! La santé de notre fils mérite bien cette poule ! Elle fait tant pour le village, on lui doit bien ça ! »

Le fermier grommela quelque chose, et se retourna.